



Peter
Daerden

« L'Amérique latine a disparu de notre attention médiatique »

ENTRETIEN
FRANÇOIS BRABANT

PHOTOS
KÁROLY
EFFENBERGER

Mi-historien, mi-écrivain, Peter Daerden est un auteur discret et atypique. Limbourgeois établi à Louvain, il voue une fascination à un écrivain wallon jadis culte, mais tombé en désuétude, Conrad Detrez. Au point d'avoir suivi sa trace pendant des années, pour finalement reconstituer dans une biographie érudite la vie aventureuse qui fut la sienne. Point commun entre les deux hommes, outre la littérature ? L'attrait pour l'Amérique latine. Entre Brésil, Colombie et Nicaragua, dilemmes stratégiques et conflits idéologiques, c'est une question plus existentielle qui se faufile : comment rester lucide ?

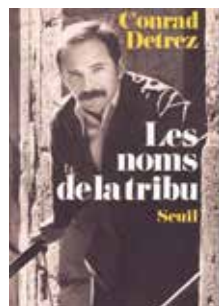
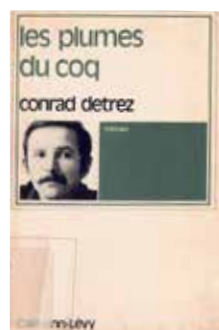


PLUMITIFS FLAMANDS

Avant même que le gouvernement des Belges soit dirigé par un séparatiste, Wilfried a entamé une série de longues conversations avec des auteurs flamands issus du journalisme ou de la littérature. En leur compagnie, nous voulons penser la Belgique, son histoire, son avenir incertain, les relations entre francophones et néerlandophones, l'acte d'écrire, le rôle des livres et des médias.

En prélude à la conversation, il prévient : « *J'écris mieux que je ne parle.* » Le disclaimer annonce ici une méthode autant qu'un tempérament. Peter Daerden, 46 ans, a gardé de sa formation d'historien le souci de la rigueur, le devoir de précision. La modestie face aux hommes et aux événements. Aux envolées creuses des hâbleurs, il préfère les patientes recherches en bibliothèque. Le recoupement minutieux. Si la lenteur du phrasé trahit d'abord ses origines limbourgeoises, elle équivaut aussi à un devoir de prudence. Pas d'emballement. Pas de fanfaronnade.

Son premier livre, *Revolutie in Rio*, est une biographie de l'écrivain wallon Conrad Detrez (1937-1985), lauréat du prix Renaudot 1978 pour son roman *L'herbe à brûler*. Acheter cette somme de 408 pages n'a été possible qu'au prix d'un travail de fourmi. Des tonnes d'archives compulsées, d'innombrables vérifications, et de multiples déplacements au nord et au sud de l'équateur, des deux côtés de l'Atlantique. C'est que la vie de Conrad Detrez, né en Hesbaye liégeoise, épousa les convulsions du siècle, jusqu'au tragique. À travers l'existence tumultueuse de cet écrivain oublié, c'est la fragilité du succès, l'attraction d'un ailleurs fantasmé mais forcément décevant, la fragilité de l'existence humaine, le coût de



la transgression que questionne Peter Daerden. Autant de thèmes universels. Curieusement, son travail n'a jusqu'ici reçu aucun écho dans les médias francophones.

L'écriture n'est pas son métier. Il travaille à temps plein comme coordinateur de projet au Conservatoire royal néerlandophone de Bruxelles. Sa biographie de Conrad Detrez, il l'a entièrement façonnée durant ses week-ends, ses vacances, ses soirées, ses trajets en train. Du temps grappillé, du temps volé au flux du quotidien. Il n'envie pas les rares auteurs néerlandophones qui vivent de leur plume. Il préfère progresser à son rythme, sans aucun impératif de rentabilité. Son deuxième livre est paru en mars 2024. *De laatste Buendia* est un récit de voyage dans la Colombie de l'écrivain Gabriel García Márquez, entre passé et présent.

Peter Daerden a grandi à Bilzen, à la lisière de la Hesbaye et de la Campine, dans ce Limbourg longtemps resté à l'écart des centres économiques et culturels. Au ^{xx}e siècle, les grands noms des lettres flamandes provenaient d'Anvers (Willem Ellschot), de Flandre-Orientale (Louis Paul Boon) ou de Flandre-Occidentale (Hugo Claus). Aucun auteur limbourgeois au tableau d'honneur. « *Si vous voulez compter, vous devez partir*, énonce Peter Daerden. *C'est peut-être en train de changer, car l'université d'Hasselt gagne en importance, mais longtemps, presque tous les Limbourgeois allaient étudier à la KUL. Louvain était une ville à moitié limbourgeoise.* » En Flandre, des dizaines de blagues plus ou moins fines jouent sur le stéréotype du Limbourgeois bonne pâte, mais pataud. Par un retournement du stigmate, le Limbourg base aujourd'hui son marketing touristique sur l'image d'une région conviviale et restée authentique. Peter Daerden l'observe dans une forme d'autoanalyse lucide. « *Je ne suis pas quelqu'un de très chaleureux. Mais sinon, le cliché est absolument vrai. Quand je marche à Louvain le dimanche, les gens se croisent sans se regarder. Dans les rues de n'importe quelle ville limbourgeoise, on s'échange du "hallo, goeie morgen!" tous les cinq mètres.* »

L'accent limbourgeois en néerlandais ressemble de façon étonnante à l'accent liégeois en français : même phrasé chantant, même texture épaisse dans le maniement des syllabes, étirées jusqu'à l'infini. « *Je pense cependant que les Liégeois sont plus assertifs. Chaleureux, mais assertifs. Les Limbourgeois, au contraire, sont très modestes.* » De cette modestie, Peter Daerden apprend peu à peu à se libérer. « *Ce n'est que depuis peu, après*

que mon livre a reçu de bonnes critiques dans la presse flamande, que j'arrive à me présenter comme écrivain. Il y a dix ans, je n'aurais jamais osé. »

Comment l'envie d'écrire est-elle née en vous ? Venez-vous d'une famille d'intellectuels ?

Non. Mon père, aujourd'hui décédé, était électro-technicien. Ma mère est presque toujours restée femme au foyer. À la maison, on ne lisait pas de livres. Une chose pour laquelle je suis reconnaissant envers mes parents, c'est qu'à partir de sept, huit ans, ils m'ont emmené à la bibliothèque de Bilzen. Là, un monde s'est ouvert à moi.

Votre premier livre est une biographie de l'écrivain wallon Conrad Detrez. Comment en êtes-vous venu à vouloir remonter le fil de son existence ?

C'est une coïncidence totale. Pendant mes études à l'université, je m'intéressais beaucoup au Brésil. Je suis allé à la bibliothèque communale de Bilzen, et je suis tombé sur la traduction en néerlandais de *L'herbe à brûler*, qui se passe en grande partie au Brésil. Le livre m'a fait un choc. J'ai commencé à écrire la biographie bien plus tard, mais je pense que c'est à ce moment-là qu'a germé en moi l'idée de faire quelque chose autour de Conrad Detrez. La traduction de *L'herbe à brûler* a été publiée en 1980 chez De Arbeiderspers, une prestigieuse maison d'édition néerlandaise, mais Conrad Detrez était entre-temps devenu un parfait inconnu en Flandre.

Pourquoi avoir consacré tant de temps à reconstituer la vie d'un auteur dont vous dites vous-même qu'il est largement inconnu en Flandre ?

Avant tout, parce que je pense que c'est un écrivain important et qu'il mérite d'être reconnu. À ma manière, je voulais lui rendre justice. La deuxième raison est d'ordre sentimental. C'est quelqu'un qui vient de ma région, la Hesbaye. Quand j'ai lu *L'herbe à brûler*, Roclenghe, ça ne me disait rien. J'ai regardé sur la carte et j'ai découvert que cet homme avait vécu à 20 km de chez moi. J'ai fait beaucoup de vélo dans mon adolescence du côté de Riemst, de Visé, dans la vallée du Geer, exactement où Conrad Detrez a grandi. Son roman *Les plumes du coq*, qui a aussi été traduit en néerlandais, se passe à Saint-Trond. Il décrit la campagne hesbignonne, les champs, la boue. En le lisant, je reconnaissais les images. Mais il y a quelque chose d'agressif dans sa description de la région. Conrad Detrez est plus radical que moi. La troisième raison qui m'a poussé à écrire sur lui,



Conrad Detrez avec son père et sa sœur au port d'Anvers, au départ de son premier voyage au Brésil, en 1962.

c'est que je me suis vite rendu compte que sa vie était un incroyable motif d'écriture. J'ai été aidé par la quantité de matériel disponible. J'ai retrouvé des journaux rédigés au Brésil que personne n'avait encore lus. Même s'il n'avait pas été écrivain, sa vie aurait fourni la matière d'une histoire fantastique. J'ai suivi ses traces à Lisbonne, à Rio de Janeiro, à São Paulo.

Conrad Detrez était, comme vous, attiré par l'Amérique latine. L'influence de Gabriel García Márquez est d'ailleurs manifeste dans son œuvre, en particulier dans « L'herbe à brûler ».

Detrez a déclaré qu'il avait deux grandes influences littéraires. L'une était la littérature picaresque, à la façon de Thyl Ulenspiegel¹. L'autre était la littérature latino-américaine, qu'il connaissait très bien. Il a lui-même traduit des écrivains brésiliens. Sa jeunesse correspond au boom de la littérature latino-américaine dans les années 1960, 1970, et Detrez estime alors que c'est la direction à suivre. En France, Sartre s'est arrêté d'écrire, Camus est mort. Detrez pensait que la littérature française, qui avait derrière elle une grande tradition, était devenue stérile, trop intellectualiste, sans vitalité.

Compte tenu de votre formation d'historien, vous auriez pu écrire un livre d'histoire de facture académique. Pourquoi avoir voulu combiner la recherche historique et le récit littéraire ?

En Flandre et aux Pays-Bas, on parle de *littéraire non-fictie*, de non-fiction littéraire, pour désigner ce genre hybride. Un exemple emblématique, c'est *Congo* de David Van Reybrouck. Quand je l'ai lu, j'ai aussitôt pensé : voilà le ton que je veux employer. C'est une enquête hyper fouillée, mais ce n'est jamais aride. Quand on écrit sur un écrivain aussi peu conventionnel que Conrad Detrez, on ne peut pas faire une biographie sèche, ennuyeuse, académique. Mon intention était d'écrire ce livre presque comme un roman, qu'on y sente l'âme de Detrez.

Votre deuxième livre suit aussi la piste d'un écrivain, Gabriel García Márquez, mais vous êtes cette fois plus proche du récit de voyage que de la biographie. Dans quelle mesure ce changement de cap était-il réfléchi ?

Pour une part, ce livre est né d'une frustration. Comme personne ne voulait éditer mon livre sur Conrad Detrez, j'ai commencé à travailler sur un autre projet en parallèle. Je me suis dit : Detrez est à ce point inconnu qu'il n'intéresse personne, alors je vais écrire sur Gabriel García Márquez, l'écrivain le plus connu au monde.

Comment expliquez-vous que Conrad Detrez soit à ce point tombé dans l'oubli ?

À son époque, Conrad Detrez a été très populaire. Il est passé dans l'émission *Apostrophes* de Bernard Pivot. *L'herbe à brûler* s'est vendu à trois cent mille exemplaires. Mais dans les critiques consacrées à ses romans ultérieurs, un reproche revient de façon récurrente : Conrad Detrez serait incapable de sortir du registre autobiographique. J'ai été choqué en découvrant dans les archives du Seuil des rapports de lecture de ses manuscrits, même après qu'il a reçu le Renaudot. Les commentateurs disent : « nous n'allons pas publier » ; « ce sont toujours les mêmes thématiques » ; « c'est trop répétitif ». Au début des années 1980, l'intérêt pour son travail décline déjà. Or, c'est aussi le moment où il va au Nicaragua comme diplomate. Loin de Paris, il disparaît de l'attention.

Vous continuez d'espérer un regain d'intérêt pour l'œuvre de Conrad Detrez, voire une reconnaissance internationale ?

Oui, et j'espère y contribuer à ma manière. Au Brésil, Conrad Detrez a fréquenté de nombreuses

¹ *La Légende d'Ulenspiegel* (1867) est un roman de l'auteur belge Charles De Coster. Il puise dans les contes traditionnels flamands, et échafaude un univers à la fois fantastique, burlesque et dramatique. Il met notamment en scène le personnage de Thyl, un garçon farceur.



PLUMITIFS FLAMANDS

- 2 Frère dominicain, théologien et militant de gauche né en 1944. Emprisonné pendant la dictature militaire. Il a longtemps conseillé l'actuel président brésilien Lula.
- 3 Journaliste, écrivain et homme politique brésilien, actif dans la résistance armée pendant la période de la dictature militaire. Il a raconté son expérience dans le récit *Les guérilleros sont fatigués* (1998), traduit en français aux éditions Métailié.
- 4 Auteur notamment du roman *Avant la nuit*, adapté au cinéma en 1990. Dans le film, Javier Bardem joue le rôle de Reinaldo Arenas.

personnalités qui ont joué un rôle important dans les années 1960 et 1970. Des noms qui ne nous disent rien, comme Frei Betto² ou Fernando Gabeira³, mais qui sont de grands noms là-bas. Si la biographie était traduite en portugais, je crois qu'elle présenterait un réel intérêt pour les Brésiliens.

Dans l'un de ses livres, « Les noms de la tribu » (1981), Conrad Detrez fait référence à l'actuel président brésilien Lula, qui était alors un syndicaliste de la métallurgie.

Ce qui est intéressant, c'est que dans *Les noms de la tribu*, Detrez rejoint les critiques de Lula vis-à-vis d'une certaine gauche brésilienne. La guérilla était une ineptie, une aventure complètement irréaliste. Lula incarne la génération qui va tenter le changement par la mobilisation citoyenne, les grèves, le syndicalisme. Par la voie démocratique, en somme, et non par la guérilla urbaine que préconisait Marighella, ni par une tentative de révolution sur le modèle cubain. Dans les années 1970, Conrad Detrez était très critique vis-à-vis des intellectuels de gauche européens, plus que vis-à-vis de la gauche sud-américaine. Les intellectuels de gauche européens disaient aux Sud-Américains : « Allez faire la révolution ! » Pendant ce temps-là, eux-mêmes vivaient dans une situation confortable, dans leurs maisons tranquilles, dans leurs bureaux à l'université. Detrez avait un certain respect pour des leaders sud-américains qui s'engageaient totalement pour la révolution, au péril de leur vie, mais il éprouvait du mépris pour les Européens qui les applaudissaient sans courir les mêmes risques. Son livre *La lutte finale* est une satire de ce genre d'intellectuels.

Quels sont ses liens avec ce monde intellectuel européen ?

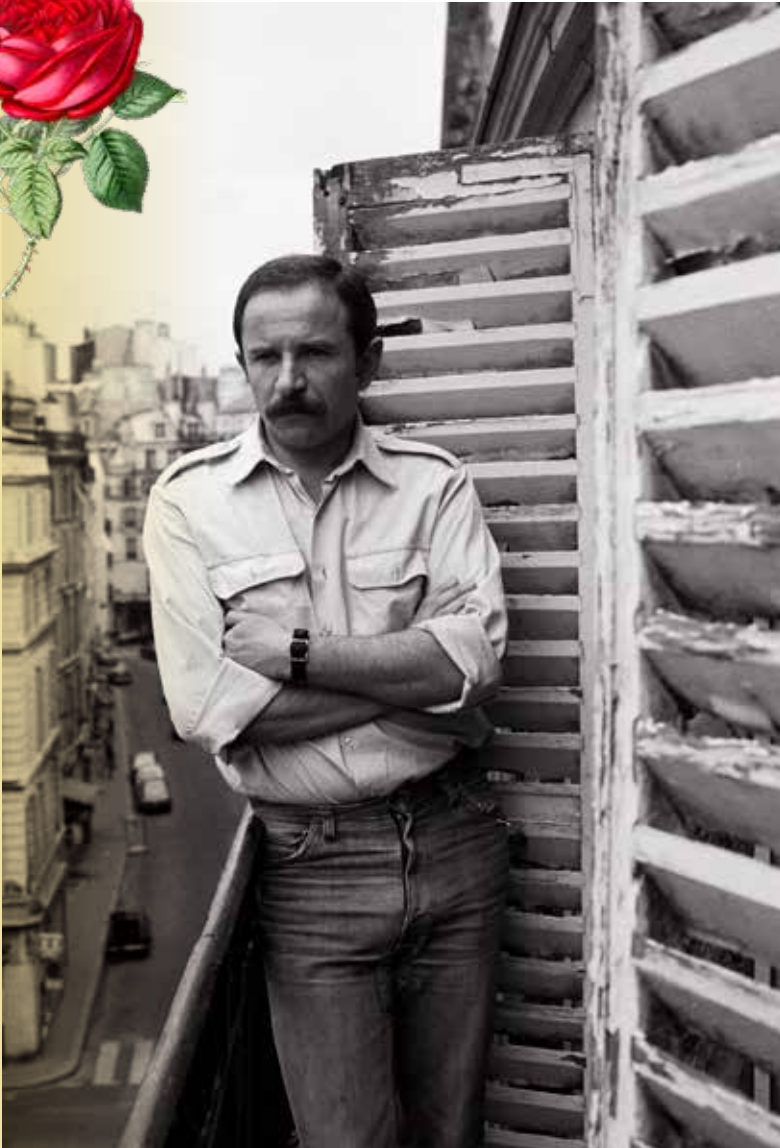
Le contact de Detrez dans le milieu littéraire parisien était Régis Debray... Mais j'ai l'impression que c'était une relation particulière, peut-être asymétrique. Au début, Detrez rêvait de devenir une sorte de Régis Debray... Guérillero, philosophe, romancier. Ils ont entretenu de bons contacts dans les années 1970. Cela s'est gâté ensuite. L'expérience de Conrad Detrez au Nicaragua a été assez amère. Il était très mitigé à propos des sandinistes, un peu cynique même. Cela contrariait les analyses internationales alors défendues par Debray.

Au Nicaragua, le gouvernement sandiniste était à la fois influencé par le marxisme et par la pensée chrétienne, d'où des positions assez conservatrices sur le terrain de la morale. Cela a-t-il pu jouer dans les réserves de Conrad Detrez, notamment eu égard à son homosexualité ?

Non, mais c'est un élément intéressant. Conrad Detrez dit lui-même que le problème ne se situait pas là. Les sandinistes étaient apparemment assez ouverts sur ce plan. C'était davantage la liberté de la presse, la place laissée aux contre-pouvoirs, qui étaient en danger selon Detrez. Par contre, cette question de l'homosexualité était un problème réel à Cuba. Dès 1970, Detrez prend distance avec Cuba, alors qu'il reste très à gauche, et c'est cette question de l'homosexualité qui constitue l'un des motifs de son éloignement... Aussi, en 1969 ou en 1970, il avait le projet de voyager à Cuba. À la dernière minute, il y a renoncé, parce qu'il avait peur, semble-t-il. À cette époque, les homosexuels étaient persécutés par le régime de Fidel Castro. L'écrivain cubain Reinaldo Arenas⁴ s'était engagé auprès des guérilleros lors de la révolution. Il a été jeté en prison en raison de son homosexualité. Son travail a été interdit. Detrez estimait cette situation inacceptable, quand bien même le régime de Castro avait réalisé des choses positives. C'est un élément qui a contribué à ce qu'il se sente assez isolé dans les milieux de gauche...

Justement, comment qualifier son évolution politique ?

Au moment où il part pour le Brésil, c'est un catholique de gauche. Là-bas, il perd la foi et devient marxiste. Il évolue dans des organisations militantes très disciplinées, très rigides. En 1974, quand survient la révolution des Œillets au Portugal, il considère que c'est un événement politique majeur en Europe. Il se rend sur place avec enthousiasme et il voit à l'œuvre les communistes arrivés au pouvoir. Il en repart avec un dégoût complet pour leur dogmatisme. Il se rapproche ensuite de la social-démocratie. Le Nicaragua est à la fois la dernière étape de sa vie d'écrivain et de son parcours politique. À ce moment-là, en Europe, la gauche est folle de la révolution sandiniste. C'était comme la révolution cubaine, mais améliorée, dans une version plus démocratique. Cette image ne correspond toutefois pas à ce que Detrez voit au Nicaragua. Pour lui, le régime est du plus pur style soviétique. Il était très frustré car il était là-bas en poste comme diplomate pour l'État français.



Conrad Detrez sur un balcon de la rue du Bac, à Paris, en 1978.

5 Leader communiste révolutionnaire brésilien, né en 1911, mort dans une embuscade policière en 1969. Carlos Marighella a coordonné des opérations de guérilla urbaine durant la dictature militaire.

Il ne pouvait émettre ses opinions qu'en privé. Ce n'est donc pas un parcours rectiligne. C'est une vie pleine de chassés-croisés, y compris sur les sujets belges. Conrad Detrez avait rédigé en février 1968 une tribune dans *Le Monde* pour soutenir le principe du *Leuven Vlaams*. Mais plus tard, il a déclaré qu'il le regrettait. Il trouvait que sans la présence francophone, la ville de Louvain était devenue moins cosmopolite.

On peut poser pour Conrad Detrez une question qui vaut aussi pour les grands écrivains latino-américains, comme Gabriel García Márquez ou Mario Vargas Llosa, qui ont pris part aux passions de leur siècle. Faut-il le considérer d'abord, voire uniquement, en tant qu'un écrivain ? Ou faut-il prendre très au sérieux son engagement politique ?

Jusqu'à la fin, il a maintenu son admiration pour Che Guevara. Et il a toujours considéré

Carlos Marighella⁵ comme un héros. Mais si Marighella avait réussi la révolution, que serait-il advenu du Brésil ? Le pays serait peut-être devenu une république populaire de type soviétique. Ou peut-être pas. On ne le saura jamais. L'admiration de Conrad Detrez pour Marighella tient peut-être au fait que celui-ci n'est jamais arrivé au pouvoir. C'est peut-être le tragique en lui qui l'attire. Conrad Detrez avait en tout cas une fascination pour les hommes d'action. Notons aussi qu'il porte un regard sans complaisance sur son propre parcours. *L'herbe à brûler* est un livre très autocritique. La résistance à la dictature brésilienne n'est pas magnifiée. Les résistants ne sont pas des héros. Le mot qui résume le mieux sa quête, c'est : lucidité. Conrad Detrez n'était pas un intellectuel à la Régis Debray, éloquent, grandiloquent. Ce n'était pas un analyste. Il était plus un homme du ressenti, de l'expérience. Il avait une âme poétique, et en même temps, il avait aussi ce que j'ose appeler du bon sens. C'est regrettable qu'il soit mort si jeune.

Est-ce certain qu'il soit mort du sida ?

Oui. Je pense qu'il connaissait la maladie dont il souffrait, mais les premières années, personne ne disait qu'il avait le sida. Lui-même a dit que c'était une leucémie. Il n'a jamais osé dire non plus à sa famille, à sa sœur qu'il était homosexuel. C'est un peu drôle, car sa sœur a lu *L'herbe à brûler*, où c'est assez clair... Dans les mouvements de résistance à la dictature, au Brésil, il ne parlait pas non plus de son homosexualité. Beaucoup l'auraient considéré comme un comportement déviant typiquement bourgeois. La gauche, en particulier en Amérique latine, baignait alors dans une culture machiste. L'homosexualité ne cadrait pas avec la glorification de la virilité des guérilleros. Detrez a toujours été très prudent quant au fait de rendre publique son homosexualité. Je pense que c'était son caractère d'entretenir un certain secret, de cloisonner sa vie, mais c'était aussi lié à l'époque. D'une façon générale, c'est un homme qui cultive l'ambiguïté. *L'herbe à brûler* est assez explicite quant à son orientation sexuelle, mais si on lit les autres romans, c'est plus crypté. Et encore, le narrateur de *L'herbe à brûler* est plutôt bisexuel que gay. Conrad Detrez avait un côté très discret, et un autre côté très actif, très dragueur. Il multipliait les rencontres éphémères. Il a eu des centaines de partenaires. En même temps, il ressentait une très grande solitude. Je pense qu'il cherchait à compenser quelque chose...



Une critique parue sur le site Doorbraak déplore que votre livre passe rapidement, sans le condamner, sur le fait que Conrad Detrez a eu des relations sexuelles avec des mineurs, notamment au Maroc.

C'est vrai. Mais dois-je, en tant qu'écrivain, écrire : « Attention, c'est très grave ! » Non... D'autre part, c'était une époque où plusieurs intellectuels parisiens, comme Michel Foucault, allaient au Maroc pour des relations sexuelles avec des mineurs. Une sorte de tourisme sexuel. Je pense que Conrad Detrez lui-même n'en a éprouvé aucun remords... Durant la période où il était enseignant en Algérie, au début des années 1970, il a aussi entretenu une relation amoureuse avec un de ses étudiants, alors mineur. Le « type » que Detrez avait choisi, c'était des hommes d'une autre couleur de peau, et aussi souvent des partenaires qui n'avaient pas son niveau intellectuel. Comme s'il cherchait à jouer un rôle de mentor, de professeur.

Vous avez interviewé la sœur de Conrad Detrez. Que vous a-t-elle appris sur l'endroit où ils ont grandi, sur sa jeunesse ?

Je l'ai rencontrée à plusieurs reprises, bien qu'elle se méfie de la presse. Elle habite toujours à Roclenge, dans l'ancienne boucherie de ses parents, qu'elle a reprise après leur mort. La maison ressemble à ce qu'elle devait être il y a cent ans. C'est un tout autre monde que celui dans lequel son frère a évolué à la fin de sa vie. Conrad Detrez, de plus, ne racontait jamais vraiment quelles étaient ses occupations du moment. Il partageait sa vie en compartiments. En fonction de ses interlocuteurs, il livrait tel ou tel aspect de son histoire. C'est pour ça que *L'herbe à brûler* a causé un si grand choc dans sa région d'origine. Le livre est assez explicite sur le plan érotique. Parmi ses amis d'adolescence, ses anciens voisins, beaucoup sont tombés de leur chaise, car il gardait de Conrad Detrez l'image d'un petit garçon très timide.

Une telle attitude de cloisonnement, voire de secret, n'est-elle pas typique de personnes passées d'une classe sociale à une autre ?

Detrez écrit lui-même qu'il s'est longtemps senti honteux de sa classe. Il venait d'une boucherie, quand il a appris qu'Albert Camus aussi, il en a ressenti une forme de soulagement ! Il a néanmoins toujours gardé un fort complexe d'infériorité. C'est palpable lors de son passage dans l'émission *Apostrophes*, où il est assis à côté de Georges Perec. On voit que c'est un provincial. Il était aussi complexé par son éducation catholique...

Au Brésil, il va devenir un autre homme. Personne ne le connaît. Il s'attend à ce que le Detrez d'avant cesse d'exister, mais il ne peut pas tout à fait s'en débarrasser. Il n'est jamais devenu complètement athée. Il garde en lui quelque chose de mystique. Le contenu de ses journaux intimes, sur certains aspects, contraste assez fort avec ce qu'on lit dans ses livres. Dans ses écrits publics, il présente l'expérience brésilienne comme une libération personnelle. Pourtant, ce qui prédomine à la lecture de ses carnets, c'est une solitude terrible, des sentiments suicidaires, d'énormes doutes... Dois-je tourner complètement le dos à l'Église ? Abandonner le catholicisme ? En lisant ses journaux, on le voit presque en train de pleurer parce qu'il devient athée. Je pense que le Brésil l'a libéré sur le plan littéraire, et aussi sur le plan érotique, mais dans ses journaux, dans ses lettres, on sent parfois la tentation de retourner au séminaire à Louvain, un lieu clos où il se sentait en sécurité. Ce qui est aussi révélateur, c'est que Conrad Detrez se trouve à Rio à un moment où les plages de Copacabana et d'Ipanema deviennent mondialement connues, où la bossa-nova est en train d'émerger, où il règne en ville une effervescence artistique. Mais tout ça n'était pas de son goût. Il trouvait que c'était mondain, *upper class*. Il préfère rester dans son quartier ouvrier, dans les faubourgs de Rio. C'est là qu'il se sent bien.

Le trait d'union entre vos deux livres, c'est l'Amérique latine. Comment a grandi votre intérêt pour cette partie du monde ?

Je ne peux pas vraiment l'expliquer. Jusqu'à mes 22 ans, je ne savais rien de l'Amérique latine. C'est en partie ce qui m'a poussé à m'y intéresser, parce que ça représentait l'inconnu. Pour la même raison, j'ai souvent été au Brésil et en Colombie, qui sont deux pays moins fréquentés des touristes. La plupart des Européens vont visiter le Machu Picchu au Pérou, ou bien le Mexique, ou ils veulent danser le tango à Buenos Aires.

Vos prochains livres parleront-ils encore de l'Amérique latine ?

Celui que je suis en train d'écrire, en principe, non. Mais j'ai beaucoup d'autres idées en tête, certaines liées à l'Amérique latine. Ce dont je me suis rendu compte quand mon manuscrit sur Conrad Detrez a été refusé par presque tous les éditeurs, c'est que j'avais choisi le sujet le plus anti-sexy. Ce que je trouve étrange, c'est que beaucoup de gens sont fascinés par le Brésil. Les plages de Rio,





**Au secours, du soleil !
Ramenez-moi tout de
suite à la bibliothèque !**



97

le football, ça fait rêver. Mais si c'est un livre sérieux, ça n'intéresse plus personne. Même chose pour la Colombie. Le pays est associé à la fête, à la salsa... Mais qui s'intéresse vraiment aux Colombiens ? Il y a dans notre attitude vis-à-vis de ces pays-là un fond de préjugé : cela ne peut pas être sérieux, intéressant au plan intellectuel. Dans les années 1970, 1980, 1990, la curiosité pour l'Amérique latine — et pour sa littérature — était bien plus prononcée. Je pense que le 11 septembre 2001 a été un moment charnière. Après cette date, toute l'attention a été dirigée vers le Moyen-Orient. Y compris l'intérêt pour la culture arabe, pour les sociétés arabes... L'espace médiatique a lui aussi été redistribué. Les journalistes allaient en reportage en Irak, en Syrie, en Palestine, dans les pays du Maghreb, ou alors en Afghanistan. Cela correspond aussi à la montée de toutes les thématiques liées de près ou de loin à la place de l'islam dans les sociétés européennes. C'était différent dans les années 1990, quand j'étais étudiant. On parlait parfois des zapatistes au Mexique, ou du conflit armé en Colombie. L'Amérique latine avait encore une certaine place. Mais ça a complètement disparu. Le Brésil ne nous intéresse plus que lors des Jeux olympiques, ou de la coupe du monde de football... Ce sont des pays qu'on associe à la frivolité.

Entre-temps, la Colombie est devenue une destination courue. Dans un article récent, le journal « Le Monde » rapportait que le nombre de touristes y a augmenté de 37 % entre 2019 et 2024. C'est le troisième pays au monde avec la plus forte croissance, derrière l'Albanie et l'Arabie saoudite.

Oui, mais la Colombie part de très bas. J'y suis allé quatre fois. Lors de mon premier voyage, il y a vingt ans, il n'y avait qu'une seule auberge de jeunesse à Bogota. Maintenant, il y en a peut-être cinquante. En néerlandais, beaucoup de livres sont parus sur la Colombie, et ils ne parlent que des FARC, du narcotrafic, de Pablo Escobar. Il me manquait un livre sur le contexte du pays. J'ai cherché, cherché, cherché. Même à l'international, il est très difficile de trouver un tel livre. Alors j'ai voulu l'écrire moi-même... Pendant un moment, j'ai projeté d'écrire un livre à la *Congo* de David Van Reybrouck, mais sur la Colombie. J'avais trop peu de temps pour un projet aussi ambitieux. Et trop peu d'argent. Alors je me suis concentré sur certaines régions, certaines histoires sur lesquelles je suis tombé un peu par hasard. Par exemple, dans les années 1920 et 1930, il y a eu en Colombie une véritable folie pour Bruxelles. Beaucoup de personnalités colombiennes sont venues dans la capitale belge. Et j'ai découvert qu'il y avait un lien entre *Cent ans*

À Bruxelles,
en mai 2025.



« Quand mon manuscrit sur Conrad Detrez a été refusé par presque tous les éditeurs, j'ai compris que j'avais choisi le sujet le plus anti-sexy. Pourtant, beaucoup de gens sont fascinés par le Brésil. Les plages de Rio, le foot, ça fait rêver. Mais si c'est un livre sérieux, ça n'intéresse plus personne. Pareil avec la Colombie. Il y a dans notre attitude un fond de préjugé : ce sont des pays qu'on associe à la frivolité. »



de solitude, le plus célèbre roman de García Márquez, et cet engouement pour Bruxelles. L'un des personnages du roman s'appelle Gaston, c'est un Belge qui a étudié à l'université de Liège et qui voyage en Colombie. Ce personnage est inspiré d'une personne réelle. J'ai rencontré son fils à Santa Marta, sur la côte caraïbe. En réalité, c'était quelqu'un qui habitait en Belgique mais qui était russe. Et à Bruxelles, il s'était marié avec une Colombienne. Je considère que c'est un peu ma mission en tant qu'écrivain, ramener à la surface des histoires oubliées dans le fond de notre mémoire.

Êtes-vous nostalgique d'une époque où les écrivains jouaient un rôle majeur dans le débat public ? **Gabriel García Márquez a occupé une place considérable dans la société colombienne, bien au-delà du succès de ses romans. On pourrait dire la même chose pour Albert Camus en France ou Hugo Claus en Flandre.** Hugo Claus est maintenant mort pour de bon. Louis Paul Boon est complètement mort. Si vous interrogez des étudiants dans la rue à Louvain, non seulement personne ne le lit, mais personne ne le connaît. J'ai moi-même expérimenté ce que représentait la figure du grand écrivain dans un passé pas si lointain. Chez moi, à la maison, dans les années 1990, quand Hugo Claus passait dans une émission télé, on l'écoutait... Quelqu'un comme Mario Vargas Llosa a eu la même envergure. Parmi les écrivains d'aujourd'hui, je ne vois personne qui a cette stature-là.

D'un point de vue pratique et économique, en choisissant d'écrire sur le Brésil et la Colombie, vous ne vous êtes pas facilité la vie. Y avez-vous pensé ? De ce point de vue-là, en effet, c'était un choix stupide. Si j'avais écrit un livre sur Bart De Wever, je serais dans toutes les émissions télé. On peut voir les choses autrement : avec ces sujets-là, j'avais un alibi pour aller souvent en Amérique du Sud. Le choix d'un sujet, c'est toujours un pari. Le livre de David Van Reybrouck sur le Congo, c'était un pari très risqué. Et ça a été un énorme succès, y compris aux Pays-Bas, un pays qui n'a pas d'histoire particulière avec le Congo.

Pensez-vous qu'aujourd'hui, un écrivain doit être aussi un peu stratège ? Si vous voulez être auteur *full time*, oui, vous devez raisonner en ces termes, considérer la littérature presque comme de l'entrepreneuriat. C'est un état d'esprit qui ne me parle pas du tout. Je n'ai rien contre les écrivains qui font des vidéos sur TikTok, mais ce n'est pas mon truc. 🐾